

L'Abeyille de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Quartier: 322 rue de Chartres, entre South et Bienville.

Indiquer au Post Office of New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 26 juin 1911. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

UNE CRISE A EVITER.

La race légendaire des Albanais fait parler d'elle, beaucoup trop même, au gré de ceux qui ne se soucient point de voir éclater de nouvelles crises orientales.

On sait que ces robustes montagnards sont en rébellion contre la Jeune-Turquie et qu'ils ont, jusqu'ici, repoussé toutes les armées envoyées contre eux.

Le Monténégro prenant des mesures de précaution à la frontière d'Albanie, la Porte l'a menacé d'une exécution militaire.

La Russie, protectrice du Monténégro, est intervenue à Constantinople pour donner des conseils de prudence, et a invité les autres gouvernements à se joindre à elle.

Le Congrès de l'Eucharistie. Madrid, 26 juin — Le vingt-deuxième Congrès international de l'Eucharistie, tenu hier à Madrid dans l'église de San Francisco, a été ouvert par le légat du Pape.

Différences d'opinions.

Les aliénistes de la ville de New York, discutant l'opinion de l'Académie de Médecine Américaine à Los Angeles quant au danger de donner par la Presse trop de publicité aux suicides, approuvent différemment la question.

Il en est, le Dr Austin Flint en tête, qui disent que le suicide est égoïste, et que parler d'un suicide, faire le récit des circonstances qui l'ont entouré, c'est faire venir à l'esprit de bien des gens faibles de caractère, manquant de volonté et s'abandonnant vite au découragement, la pensée de se livrer eux mêmes à cet acte qui réproche la société.

Le Dr Flint néanmoins ne croit pas possible d'empêcher la presse de donner de la publicité aux actes de témérité que commettent certaines gens dans un état d'aberration mentale attribuable à des causes diverses et nombreuses.

Dans le monde entier les journaux font mention des suicides; ce serait donc tenter l'impossible que de vouloir mesurer la Presse californienne.

Le danger de l'imitation est pour les personnes dont le système nerveux est affecté, mais dont les facultés mentales sont saines. Leur cerveau est fatigué et elles souffrent de troubles nerveux fonctionnels.

LA TEMPERATURE.

Washington, 26 juin.—Le Bureau Central Météorologique, a publié ce matin le bulletin suivant:

"Une zone de basse pression s'étend sur le centre de l' Iowa et a causé quelques grosses inondations sur la vallée supérieure du Mississippi.

La pluie a été générale samedi et dimanche sur les états compris entre les grands lacs et le golfe. La sécheresse continue dans l'ouest du Missouri, le Kansas, la plus grande partie de l'Oklahoma et le nord-est du Texas.

Dans ces derniers états la température est toujours très élevée

et dans certaines localités atteint jusqu'à 106 degrés Fahrenheit.

LE SOLDAT JAPONAIS

D'après le Lieutenant-Général Sir Jan Hamilton

Le général Sir Jan Hamilton, chef de la mission anglaise attachée à l'armée japonaise pendant la guerre de Mandchourie, a écrit au jour le jour et publié à son retour en Europe un "Journal de route".

On trouve dans ce document sur les adversaires des Russes des renseignements qui n'existent nulle part ailleurs; l'auteur, en effet, en considération de son grade et de sa nationalité, reçoit des autorités militaires japonaises un traitement de faveur et a pu voir ce qui était, rigoureusement caché aux autres attachés militaires. Le général avait déjà fait campagne dans l'Afghanistan, dans la Haute Egypte et au Transvaal; sa longue expérience de la guerre donne un grand poids aux déductions qu'il tire de ce qu'il a observé.

Avant le début des hostilités, le général Hamilton a prévu la victoire des Japonais, en raison de leurs brillantes qualités guerrières: dévouement à leurs chefs, mépris de l'argent, dédain de la mort, dévouement sans bornes à la patrie et conscience de son avenir.

Je n'ai nullement l'intention de résumer l'œuvre du chef de la mission anglaise, ce qui sortirait du cadre d'un article, mais je crois utile de faire connaître la haute opinion qu'il a conçue du soldat japonais et les causes auxquelles il attribue sa valeur. Peut-être y puiserons-nous un enseignement profitable.

Quatre facteurs tendent à faire de tout Japonais un guerrier: la famille, l'école, la tradition, la sélection.

La famille.—Les femmes japonaises font abstraction de leur personnalité et vivent uniquement pour leurs enfants. Les femmes qui s'occupent comme celles d'Occident à passer des heures, qui s'agitent dans la politique, la société, le sport, les voyages, avec des intermédiaires de l'art, auraient du mal à trouver le temps que les mères japonaises consacrent à éveiller l'imagination de leurs enfants par des contes héroïques, par les légendes chevaleresques du passé et par des prophéties glorieuses de l'avenir.... Depuis les jours où les clans des hautes terres d'Écosse chassaient le daim rouge, aucune femme en Angleterre ne penserait à donner de telles idées à son enfant.

Ne pourrions-nous pas dire autant de bien de nos femmes de France?

L'école.—Les Japonais ne comptent pas sur l'hérédité seule pour leur faire une armée. Ils savent que pour avoir dans chaque homme de la nation un combattant effectif il faut inculquer les idées justes aux enfants dès leurs premiers pas.... C'est à l'école qu'on obtient ces résultats, en maintenant sa vedette dans les programmes l'exaltation des vertus militaires.... Aux matins, quand les troupes traversent un district, tous les enfants reçoivent congé et courent border les routes que suivent les soldats.... Dans les salles d'école sont placés les portraits des héros et des tableaux des grandes batailles.

Entrons dans les écoles communales de France, nous n'y trouverons ni le portrait d'un seul de nos grands capitaines ni un tableau de bataille.

La tradition.—La tradition des samouraïs est personnifiée dans un véritable code de l'honneur, le "Bushido", qui est devenu le code de l'armée japonaise.

Parmi les vertus qu'exalte le "Bushido", les plus indécrottables sont le stoïcisme qui fait bon accueil à la mort et l'honneur qui méprise l'or.... Dès la plus haute antiquité le chef de clan Otomo donnait à ses vassaux la règle de conduite suivante qui est familière au soldat japonais: "Il vous faut mourir aux côtés de votre chef et ne jamais tourner le dos à l'ennemi...." Le soldat japonais désire ardemment mourir pour son pays. Mais ce n'est pas pour recueillir quelque glorieuse récompense, c'est dans l'espoir de se rendre digne des ancêtres et de pouvoir servir de modèle aux générations futures.... Ainsi donc, le soldat japonais méprise la vie, mais il méprise davantage encore l'argent.... Le dédain de l'argent est un lambeau de la tradition des samouraïs que la féodalité a légué à l'armée.

La sélection.— Cette armée japonaise nous montre la conscription sous sa meilleure forme: un nombre relativement faible d'hommes choisis parmi des centaines de mille pour leurs capacités physiques ou leurs aptitudes spéciales. Quelle différence avec notre recrutement.... Dans la ville de Tokio, qui n'a pas un seul soldat qui soit pieds plats, étroit de poitrine ou voûté.

Pour ainsi dire à chaque étape de son "Journal de route", le général exprime son admiration pour le soldat japonais, et cette admiration va grandissant à mesure qu'il le connaît mieux.

Le résultat de la préparation militaire dans la famille, à l'école, par la tradition et par la sélection, permettait à un officier japonais d'exprimer sa général opinion étonnée et élogieuse: "Nous pouvons changer un paysan en un excellent soldat en trois semaines. Il faut trois ans aux Allemands pour transformer un soldat leur recruté à la tête dure."

Sir Jan Hamilton considère cette affirmation comme à peu près exacte.

Général H. LANGLOIS.

Revue des Deux Mondes

15, rue de l'Université, Paris. — SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 15 JUIN 1911.

- I.—Ma Figure, troisième partie, par Claude Ferval. II.—La Roumanie dans la Politique Danubienne et Balkanique, par René Pinon. III.—La Genèse du Génie du Christianisme.—II. Les Années d'Exil et la Crise Religieuse, par M. Victor Giraud. IV.—Paul Huet et le Paysage Français, par M. Georges Lafenêtre, de l'Académie des Beaux-Arts. V.—Le Collège de France.—Son Rôle Présent et son Avenir, par M. Maurice Croiset, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. VI.—Euripide et ses Idées, par M. Emile Fauguet, de l'Académie française. VII.—La Responsabilité Attribuée, par M. le professeur Grasset. VIII.—Revue Dramatique.—Comédie-Française: la Reprise de Le Roi S'amuse; Cher Maître, par M. René Dumesnil, de l'Académie française. IX.—Revue Étrangères.—Une Pénitente Franciscaine: Sainte Marguerite de Cortone, par M. de Wyzewa. X.—Chronique de la quinzaine. Histoire-Philologie, par M. Francis Charmes, de l'Académie française. XI.—Bulletin Bibliographique.

LONGWOOD.

On peut lire, dans le rapport de M. Raymond Poincaré, sénateur, sur le budget des Affaires étrangères, le passage suivant: "Le conservateur du domaine de Longwood, à Sainte-Hélène, reçoit, en cette qualité, un traitement de 6,000 francs. Il a bénéficié, en outre, de 2,415 francs, à titre de secours."

L'honorable sénateur s'élève contre la combinaison budgétaire qui a assuré au fonctionnaire en question ce supplément de traitement. Le gros public, de ses observations, retiendra surtout ce qui est pour lui un renseignement quasi inédit: l'existence d'un conservateur du domaine de Longwood.

Longwood est cette triste maison de Sainte-Hélène où Napoléon fut détenu par l'Angleterre, au nom de l'Europe, depuis sa chute jusqu'à sa mort: sinistre résidence où la peur des vainqueurs à l'égard du vaincu semblait s'être efforcée d'accumuler toutes les taquineries d'un odieux confort.

Quand Napoléon débarqua à Sainte-Hélène, l'île ne comptait que 2,000 habitants et une seule maison habitable, Plantation House, qui, au dire de Montholon, était extrêmement élégante, "entourée de jardins immenses où se rencontraient les espèces végétales les plus rares, apportées des parties du monde les plus reculées." C'était, comme le remarque M. Paul Frémeaux, le seul endroit qui fut digne de recevoir le glorieux captif. C'est le seul qu'on ne songea point à lui offrir comme asile et, deux jours après son arrivée, on le conduisit à la ferme de Longwood.

Longwood était un ramassis de bâtiments disparates, élevés au hasard des besoins agricoles, sans style et même sans solidité, parfaitement inhabitable. Voici la description qu'en donne Montholon dans ses "Récits de la captivité": "Une vieille vacherie construite en pierres et transformée en cinq chambres, une grange changée en cuisine, buanderie et poulailler pour un petit ménage, enfin une mauvaise écurie pouvant contenir trois à quatre chevaux composaient tout l'établissement."

Les fondations étaient en lave tendre, taillée comme du moellon: quand il pleuvait, l'humidité était donc intolérable. Le plafond était si bas qu'on le touchait de la tête dès qu'on était debout. Le toit avait été complété, là où les briques manquaient, par du papier goudronné. La pluie n'avait point de peine à passer au travers.

On fit, il est vrai, quelques réparations: par exemple on balaya le sol qui était couvert de fumier. On acheta quelques meubles boiteux et on installa l'empereur déchu, comme on put, sans le consulter. Trois jours après, le plancher de sa chambre s'effondra et les eaux résiduaires, avec une odeur immonde, firent irruption dans sa chambre.

Pour se baigner, Napoléon avait à sa disposition un corridor. Quant à ses compagnons, ils étaient encore plus mal traités. Les Cases racontes dans le "Mémorial" que son fils couchait dans un grenier où l'on montait par une trappe au moyen d'une échelle de vaisseau. Bertrand, sa femme et ses enfants logeaient dans une cabane. Gourgaud campait sous la tente.

Au fur et à mesure, avec l'ingéniosité que donne, surtout à des Français, la nécessité, certaines améliorations furent réalisées.

par les exilés. Mais on ne fait rien avec rien et Longwood, jusqu'au dernier jour, resta la hideuse détention qu'il était à son début.

On s'est demandé souvent pourquoi le gouvernement anglais avait, sans raison apparente, commis cette vilaine action d'indulger à son prisonnier, déjà si accablé par la fortune, cette épreuve supplémentaire. Il est difficile, à la lumière des témoignages immédiats, de s'en rendre compte.

On a dit que Longwood était particulièrement facile à surveiller. Le plateau où se dresse la ferme est, en effet, borné d'un côté par la mer, d'un autre par des précipices et l'on y accède par une sorte d'isthme fermé d'un mur, qui gardaient des sentinelles. Mais tant de précautions étaient-elles indispensables, alors que Sainte-Hélène par sa situation même et par les croisières qui la surveillaient sans cesse, était parfaitement à même de garder sa proie?

En réalité, ce n'est pas un joli trait de l'humaine nature—on voulait surtout humilier le captif. De même qu'on lui refusait le titre d'empereur, on tint, par le logement qu'on lui attribua, à marquer le peu de cas qu'on faisait de lui. On voulut le loger moins bien que le gouverneur de l'île, indiquer qu'on le considérait comme un fonctionnaire d'un ordre inférieur, inférieur en tout cas aux officiers chargés de le surveiller.

Cette mesquine persécution s'aggravait de ce fait que Longwood, inconfortable par sa construction, était malsain par sa position. Située à l'est de l'île, sur une falaise la maison était terriblement éventée par une perpétuelle tempête faite pour exaspérer des nerfs déjà brisés. Dans les vallées de l'île Napoléon avait trouvé un abri contre cet assaut de l'atmosphère. Pendant cinq ans, suivant la juste expression de M. Frémeaux dans son curieux volume, "Napoléon prisonnier" on le condamna à vivre dans un énorme courant d'air.

La chute annuelle de l'eau, écrit Reclus, atteint à Jamestown (le port de Sainte-Hélène ou l'air est relativement sec) 655 millimètres pour 140 jours de pluie. Mais dans les montagnes, à Longwood, la pluie moyenne dépasse 1 m. 20 par an. Un brouillard humide y baigne presque constamment les herbes et les gouttes tombent des feuilles."

Joignez-y l'eau potable rare, fangeuse, chargée de microbes, en cas de soleil, l'absence d'arbres et une invraisemblable abondance de mouches bleues: enfin des légions de rats, contre lesquels il fallait organiser de véritables battues et qu'on trouvait partout, fût-ce même, un jour, après dîner, dans le chapeau de Napoléon.

Tel est le "domaine" que le gouvernement du Second Empire acheta à l'Angleterre en 1858. Dans un sentiment d'humanité fort naturel, Napoléon III voulut que les lieux fussent remis en l'état où ils étaient à la mort de son oncle. Il acquit également la vallée du tombeau où l'empereur avait été enterré jusqu'au retour des cendres à Paris. Un officier, le capitaine Masselin, fut chargé de ce travail de restauration.

C'est l'un des successeurs du premier conservateur qui a attiré l'attention du rapporteur du budget et évoqué devant le public l'histoire oubliée d'une des moins brillantes victoires de la Grande-Bretagne — une victoire sur un mourant.

FORT ESPAGNOL.

Plusieurs milliers de personnes ont assisté dimanche soir à l'excellent concert donné par l'orchestre du professeur de la Fuenta au Fort Espagnol.

Le programme de vaudeville est pratiquement le même que la semaine dernière. C'est dire qu'il ne laisse rien à désirer. La nouvelle série des vues du cinématographe est très intéressante et a été beaucoup admirée.

Circuit d'aviation allemand

Hanovre, Allemagne, 26 juin.—Six aviateurs prenant part au circuit national d'aviation sont partis ce matin de Hanovre pour Muenster.

Le temps n'était pas favorable et les aviateurs ont éprouvé de grandes difficultés au départ. Un des concurrents, le Dr Oscar Wittenstein, est tombé avec un passager dans la rivière Ilme-nau. Les deux hommes ont été retirés sains et saufs, mais la machine a été totalement brisée.

Pompiers brûlés vifs.

Portland, Oregon, 26 juin.—Trois pompiers ont été brûlés vifs en combattant un incendie qui a éclaté ce matin dans les entrepôts de la Union Oil Company à Portland.

Les pertes matérielles dépassent 300,000 dollars. Le feu a pris à la suite de l'explosion d'un réservoir d'huile et s'est rapidement propagé aux bâtiments adjacents.

Desastreuse explosion à Port Arthur.

Port Arthur, Texas, 26 juin.—Le chaland-réservoir "Gumble", servant au transport du pétrole, qui était mouillé dans le port prêt à partir, a sauté ce matin à 6:30 heures.

Le pétrole enflammé s'est répandu dans toutes les directions et a mis le feu à trois autres chalands, à un remorqueur et aux entrepôts de la Texas Oil Company.

Le capitaine du "Gumble" qui se trouvait debout sur le pont à l'arrière, a été lancé à plus de cent pieds de hauteur par la violence de l'explosion, et tué sur le coup. Cinq marins qui se trouvaient à quelques pas seulement de lui n'ont eu aucun mal.

Le feu a fait rage pendant plus de cinq heures, avant de pouvoir être maîtrisé réduisant en cendres de nombreux bâtiments.

Les pertes matérielles dépassent \$200,000.

Un voyage aérien qui finit mal.

Brême, Allemagne, 26 juin.—Un des quatre aérostats qui sont partis de Paris samedi à midi, est tombé dimanche soir dans la Mer du Nord, près de l'île de Juist, sur la côte de Frise, pendant un violent orage.

Les aéronautes ont fait les plus grands efforts pour atterrir, mais n'ont pu y parvenir en raison de la violence du vent et ont été rapidement entraînés au large. Deux personnes se trouvaient dans la nacelle.

Les trois autres ballons qui prenaient part à cette course, ont pu atterrir sur la côte et leurs pilotes sont saufs.

Un remorqueur est parti de bonne heure ce matin pour porter secours aux aéronautes en détresse, mais est rentré à midi à Brême en annonçant qu'il n'avait retrouvé qu'un sac à lest, vide portant les marques "R. G. B. 70".

Feuilleton DE L'ABEILLE DE LA N. O. LA BANDE DU "RAT" GRAND ROMAN INEDIT Par MAXIME AUBOUIN PREMIERE PARTIE XXV A BON "RAT" BONS CHATS (Suite) Voici ce que Zéne entendit. — La situation est tellement tendue, que tout peut craquer.

d'un moment à l'autre. Je joue dans un instant ma dernière carte, à Sorensen. Si le père et la fille ne flanchent pas, je n'ai plus qu'à me la faire à la pelle avec vous. Mais, de toutes façons, vous autres, ainsi que Julie, le père et l'Ogresse, inutile d'attendre la poise pour décamper. Si je réussis, une fois que j'aurai la galette, je vous ferai passer votre part; si je salue, vous vous futillez comme moi. Et attendant, tout le monde ici cette nuit pour recevoir les feuilles de route.

—Tu dis tout le monde ici? objecte le Bigle. Faudra donc que la mère mette ses pensionnaires? —Ce soir, elle n'en sera plus gênée. Vous allez tous deux filer là-bas me faire "maison nette". Il dit ces mots d'un tel ton que Zéne frémit.

—Et la galette? —Alors, fit le Bigle avec un geste d'une signification horrible, la dabache, la môme et la gigolette? —Non, non! coupe vivement le baron. Pas celle-ci! c'est mon affaire. Pour ce qui la concerne, tu diras seulement à ta mère d'exécuter l'ordre que je lui ai donné. Quant au chien, une boulette!

—A quoi ça les avancerait? Tu vieillis, mon pauvre bonhomme, tu trembles à propos de tout! Je file, je suis en retard. A cette nuit!

Il partit laissant son père agité des plus funèbres presentiments. Quarante minutes plus tard, il stoppait devant la grille de la villa des Roses, où une autre auto stationnait déjà.

Quelle pouvait être cette belle personne qui leur apparut un matin à une feutrée du premier étage, et leur adressa quelques mots, suffisants pour leur apprendre qu'elle était comme elles deux, une victime de la mécanique de leurs bourreaux? Sa présence dans la maison les terrifiait follement.